

« rompus ! Ces noms , ces liens sacrés sont ce qui
 « les accuse et qui les rend coupables. Depuis
 « quand ces titres si révéérés n'imposent-ils des
 « devoirs qu'à nous ? Depuis quand des enfans re-
 « belles ont-ils le droit de s'armer contre leur
 « mère , de lui ravir son héritage , de déchirer son
 « sein ? Ils parlent de liberté : je respecte ce nom
 « comme eux ; mais cette liberté est-elle de l'in-
 « dépendance ? Est-elle le droit de renverser une
 « législation établie et fondée depuis deux siècles ?
 « Est-elle le droit d'usurper tous les nôtres ? Ils
 « parlent de liberté , et moi je parle de la suprê-
 « matie et de la puissance souveraine de l'Angle-
 « terre.

« Quoi ! s'ils avaient à former quelques plaintes ,
 « s'ils refusaient de porter avec nous une faible
 « portion du fardeau qui nous accable et de s'as-
 « socier à nos charges comme nous les associons
 « à notre grandeur , n'avaient-ils d'autre voie que
 « celle de la révolte et des armes ? On les appelle
 « nos concitoyens et nos amis ; et moi je ne vois
 « en eux que les persécuteurs et les ennemis les
 « plus cruels de notre patrie. Nous avons des an-
 « cêtres communs ; oui , sans doute , mais ces res-
 « pectables aïeux , je les évoque moi-même avec
 « confiance. Si leurs ombres pouvaient reprendre
 « ici leur place , leur indignation égalerait la nô-
 « tre. Avec quel courroux ces vertueux citoyens
 « entendraient que ceux de leurs descendans qui
 « se sont fixés au-delà des mers n'ont pas plus tôt

« senti leurs forces , qu'ils en ont fait le coupable
 « essai contre leur patrie , qu'ils se sont armés
 « contre elle de ses propres bienfaits ? Oui , tous ,
 « jusqu'à cette secte pacifique à qui son fondateur
 « inspira le devoir de ne jamais tremper ses mains
 « dans le sang ; eux qui ont respecté les jours et
 « les droits des peuples sauvages ; eux qui par en-
 « thousiasme de l'humanité ont brisé les fers de
 « leurs esclaves , aujourd'hui , également infidèles
 « à leur pays et à leur religion , ils arment leurs
 « mains pour le carnage , et c'est contre vous. Ils
 « traitent tous les hommes de frères , et vous ,
 « vous seuls de tous les peuples êtes exclus de ce
 « titre. Ils ont appris au monde que les sauvages
 « américains , que les nègres de l'Afrique leur sont
 « désormais moins étrangers que les citoyens de
 « l'Angleterre.

« Armez-vous ; vengez vos droits offensés ; ven-
 « gez votre grandeur trahie ; déployez cette puis-
 « sance qui se fait redouter dans l'Europe , dans
 « l'Afrique et dans l'Inde ; qui a si souvent étonné
 « l'Amérique elle-même ; et puisque entre un peu-
 « ple souverain et le sujet qui se révolte il n'y a
 « plus désormais d'autre traité que la force , que
 « la force décide. Conservez , reprenez cet univers
 « qui vous appartient , et que l'ingratitude et l'au-
 « dace veulent vous ravir. »

Les sophismes d'un rhéteur véhément , appuyés
 par l'influence du trône et par l'orgueil national ,
 étouffent dans la plupart des représentans du peu-

III.
 L'Angleterre
 se détermine
 à réduire ses
 colonies par
 la force.

ple le désir d'un arrangement pacifique. Les résolutions nouvelles ressemblent aux résolutions primitives. Tout y porte même d'une manière plus décidée l'empreinte de la férocité et du despotisme. On lève des armées, on équipe des flottes. Les généraux, les amiraux font voile vers le Nouveau-Monde avec des ordres, avec des projets destructifs et sanguinaires. Il n'y a qu'une soumission sans réserve qui puisse prévenir ou arrêter le ravage ordonné contre les colonies.

Jusqu'à cette époque mémorable les Américains s'étaient bornés à une résistance que les lois anglaises elles-mêmes autorisaient. On ne leur avait vu d'ambition que celle d'être maintenus dans les droits très-limités dont ils avaient toujours joui. Les chefs même, auxquels on pourrait supposer des idées plus étendues, n'avaient encore osé parler à la multitude que d'un accommodement avantageux. En allant plus loin, ils auraient craint de perdre la confiance des peuples attachés par habitude à un empire sous les ailes duquel ils avaient prospéré. Le bruit des grands préparatifs qui se faisaient dans l'ancien hémisphère pour mettre dans les fers ou pour incendier le nouveau étouffa ce qui pouvait rester d'affection pour le gouvernement primitif. Il ne s'agissait plus que de donner de l'énergie aux esprits. Ce fut l'effet que produisit un ouvrage intitulé *le Sens commun*. Nous allons représenter ici le fond de sa doctrine, sans nous astreindre précisément à la forme qu'on a suivie.

Jamais, disait l'auteur de cet écrit célèbre, jamais un intérêt plus grand n'a occupé les nations. Ce n'est pas celui d'une ville ou d'une province, c'est celui d'un continent immense et d'une grande partie du globe. Ce n'est pas l'intérêt d'un jour, c'est celui des siècles. Le présent va décider d'un long avenir; et plusieurs centaines d'années après que nous ne serons plus, le soleil, en éclairant cet hémisphère, éclairera ou notre honte ou notre gloire. Long-temps nous avons parlé de réconciliation et de paix: tout est changé. Dès qu'on a pris les armes, dès que la première goutte de sang a coulé, le temps des discussions n'est plus. Un jour a fait naître une révolution, un jour nous a transportés dans un siècle nouveau.

Des âmes timides, des âmes qui mesurent l'avenir par le passé, croient que nous avons besoin de la protection de l'Angleterre. Elle peut être utile à une colonie naissante; elle est devenue dangereuse pour une nation déjà formée. L'enfance a besoin d'être soutenue; il faut que la jeunesse marche libre et avec la fierté qui lui convient. De nation à nation, ainsi que d'homme à homme, qui peut avoir la force et le droit de me protéger, peut avoir la force et la volonté de me nuire. Je renonce à un protecteur pour n'avoir point à redouter un maître.

En Europe, les peuples sont trop pressés pour que cette partie du globe jouisse d'une paix constante. Les intérêts des cours et des nations s'y

heurtenant et s'y choquent sans cesse. Amis de l'Angleterre, nous sommes forcés d'avoir tous ses ennemis. Cette alliance portera pour dot à l'Amérique une guerre éternelle. Séparons-nous ! séparons-nous ! La neutralité, le commerce et la paix, voilà les fondemens de notre grandeur.

L'autorité de la Grande-Bretagne sur l'Amérique doit tôt ou tard avoir une fin. Ainsi le veulent la nature, la nécessité et le temps. Le gouvernement anglais ne peut donc nous donner qu'une constitution passagère, et nous ne léguerons à notre postérité qu'un état incertain, des dissensions et des dettes. Si nous voulons assurer son bonheur, séparons-nous ; si nous sommes pères, si nous aimons nos enfans, séparons-nous. Des lois et la liberté, voilà l'héritage que nous leur devons.

L'Angleterre est trop éloignée de nous pour nous gouverner. Quoi ! toujours traverser deux mille lieues pour demander des lois, pour réclamer justice, pour nous justifier de crimes imaginaires, pour solliciter avec bassesse la cour et les ministres d'un climat étranger ! Quoi ! attendre pendant des années chaque réponse ! Et si trop souvent encore c'était l'injustice qu'il fallût ainsi chercher à travers l'Océan ! Non ; pour un grand état il faut que le centre et le siège du pouvoir soient dans l'état même. Il n'y a que le despotisme de l'Orient qui ait pu accoutumer les peuples à recevoir ainsi leurs lois de maîtres éloignés ou de pachas qui représentent des tyrans invisibles. Mais ne l'oubliez pas,

plus la distance augmente, plus le despotisme s'appesantit, et les peuples, alors privés de presque tous les avantages du gouvernement, n'en ont plus que les malheurs et les vices.

La nature n'a pas créé un monde pour le soumettre aux habitans d'une île dans un autre univers. La nature a établi des lois d'équilibre qu'elle suit partout, dans les cieus comme sur la terre. Par la loi des masses et des distances, l'Amérique ne peut appartenir qu'à elle-même.

Point de gouvernement sans une confiance mutuelle entre celui qui commande et celui qui obéit. C'en est fait, ce commerce est rompu, il ne peut renaître. L'Angleterre a trop fait voir qu'elle voulait nous commander comme à des esclaves ; l'Amérique, qu'elle sentait également et ses droits et ses forces. Chacune a trahi son secret : dès ce moment plus de traité. Il serait signé par la haine et la défiance, la haine qui ne pardonne pas, la défiance qui de sa nature est irréconciliable.

Voulez-vous savoir quel serait le fruit d'un accommodement ? Votre ruine. Vous avez besoin de lois ; vous ne les obtiendrez pas. Qui vous les donnerait ? La nation anglaise ? Elle est jalouse de votre accroissement. Le roi ? Il est votre ennemi. Vous-même, dans vos assemblées ? Ne vous souvenez-vous plus que toute législation est soumise au droit négatif du monarque qui veut vous subjuguier ? Ce droit serait un droit terrible sans cesse armé contre vous. Formez des demandes, elles

seront éludées. Formez des plans de grandeur et de commerce, ils deviendront pour la métropole un objet d'effroi. Votre gouvernement ne sera plus qu'une guerre sourde, celle d'un ennemi qui veut détruire sans combattre; ce sera dans l'ordre politique un assassinat lent et caché, qui fait naître la langueur, prolonge et nourrit la faiblesse, et par un art meurtrier empêche également de vivre et de mourir. Soumettez-vous à l'Angleterre, voilà votre sort.

Nous avons droit de prendre les armes. Nos droits sont la nécessité, une juste défense, nos malheurs, ceux de nos enfans, les excès commis contre nous. Nos droits sont notre titre auguste de nation. C'est au glaive à nous juger. Le tribunal de la guerre est désormais le seul tribunal qui existe pour nous. Eh bien, puisqu'il faut combattre, que ce soit du moins pour une cause qui en soit digne, et qui nous paie et de nos trésors et de notre sang. Quoi! nous exposerons-nous à voir nos villes détruites, nos campagnes ravagées, nos familles tombant sous le glaive, pour parvenir à conclure un accommodement, c'est-à-dire pour mendier de nouvelles chaînes, pour cimenter nous-mêmes l'édifice de notre esclavage? Quoi! ce sera à la lueur des incendies, ce sera sur la tombe de nos pères, de nos enfans, de nos femmes que nous signerons un traité avec nos oppresseurs! et, tout couverts de notre sang, ils daigneront nous pardonner! Ah! nous ne serions plus

alors qu'un vil objet d'étonnement pour l'Europe, d'indignation pour l'Amérique, de mépris même pour nos ennemis. Si nous pouvons leur obéir, nous n'avons pas eu le droit de combattre. La liberté seule peut nous absoudre. La liberté, et une liberté entière, est le seul but digne de nos travaux et de nos dangers. Que dis-je? Dès ce moment elle nous appartient. C'est dans les plaines sanglantes de Lexington que nos titres sont écrits; c'est là que l'Angleterre a déchiré de sa main le contrat qui nous unissait à elle. Oui, au moment où l'Angleterre a tiré le premier coup de fusil contre nous, la nature elle-même nous a proclamés libres et indépendans.

Profitons du bienfait de nos ennemis. La jeunesse des nations est l'âge le plus favorable à leur indépendance. C'est le temps de l'énergie et de la vigueur. Nos âmes ne sont point encore entourées de cet appareil de luxe qui sert d'otage à la tyrannie. Nos bras ne se sont point énervés dans les arts de la mollesse. On ne voit point dominer parmi nous cette noblesse qui, par sa constitution même, est l'alliée nécessaire des rois; qui n'aime la liberté que lorsqu'elle en peut faire un moyen d'oppression; cette noblesse avide de droits et de titres, pour qui dans les temps de révolutions et de crise le peuple n'est qu'un instrument, pour qui le pouvoir suprême est un corrupteur tout prêt.

Vos colonies sont formées d'hommes simples et courageux, d'hommes laborieux et fiers, pro-

priétaires à la fois et cultivateurs de leurs terres. La liberté est leur premier besoin. Les travaux rustiques les ont d'avance endurcis à la guerre. L'enthousiasme public fera éclore des talens inconnus. C'est dans les révolutions que les âmes s'agrandissent, que les héros se montrent et prennent leur place. Rappelez-vous la Hollande, et cette foule d'hommes extraordinaires que fit naître la querelle de sa liberté, voilà votre exemple. Rappelez-vous ses succès, voilà votre présage.

Que notre premier pas soit de nous former une constitution qui nous unisse. Le moment est venu. Plus tard, elle serait abandonnée à un avenir incertain et aux caprices du hasard. Plus nous acquerrons d'hommes et de richesses, plus il s'élèvera de barrières entre nous. Comment concilier alors tant d'intérêts et de provinces? Il faut pour une pareille union que chaque peuple sente à la fois et sa faiblesse et la force de tous. Il faut de grands malheurs ou de grandes craintes. C'est alors qu'entre les peuples comme entre les hommes naissent ces amitiés vigoureuses et profondes qui associent les âmes avec les âmes et les intérêts avec les intérêts. C'est alors qu'un seul esprit errant de toute part forme le génie des états, et que toutes les forces dispersées deviennent en se rapprochant une force unique et terrible. Grâce à nos persécuteurs, nous sommes à cette époque. Si nous avons du courage, c'est pour nous celle du bonheur. Peu de nations ont

saisi le moment favorable pour se faire un gouvernement. Une fois échappé, ce moment ne revient plus, et l'on en est puni pendant des siècles par l'anarchie ou l'esclavage. Qu'une pareille faute ne nous prépare point de pareils regrets. Ils seraient impuissans.

Emparons-nous d'un moment unique pour nous. Il est en notre pouvoir de former la plus belle constitution qu'il y ait jamais eue parmi les hommes. Vous avez lu dans vos livres sacrés l'histoire du genre humain enseveli sous une inondation générale du globe. Une seule famille survécut et fut chargée par l'Être suprême de renouveler la terre. Nous sommes cette famille. Le despotisme a tout inondé, et nous pouvons renouveler le monde une seconde fois.

Nous allons dans ce moment décider du sort d'une race d'hommes plus nombreuse peut-être que tous les peuples de l'Europe ensemble. Attendrons-nous que nous soyons la proie d'un conquérant, et que l'espérance de l'univers soit détruite? Imaginons-nous que toutes les générations du monde à venir ont dans ce moment les yeux fixés sur nous et nous demandent la liberté. Nous allons fixer leur destin. Si nous les trahissons, un jour elles se promèneront avec leurs fers sur nos tombeaux, et les chargeront peut-être d'imprécations.

Souvenez-vous d'un écrit qui a paru parmi vous, et qui avait pour devise ces mots : S'UNIR OU MOURIR.

Unissons-nous, et commençons par déclarer notre INDÉPENDANCE. Elle seule peut effacer le titre de sujets rebelles que nos insolens oppresseurs osent nous donner. Elle seule peut nous faire remonter à la dignité qui nous est due, nous assurer des alliés parmi les puissances, imprimer le respect même à nos ennemis, et, si nous traitons avec eux, nous donner le droit de traiter avec la force et la majesté qui convient à une nation.

Mais je le répète, hâtons-nous. Notre incertitude fait notre faiblesse. Osons être libres, et nous le sommes. Prêts à franchir ce pas, nous reculons, nous nous observons tous avec une curiosité inquiète. Il semble que nous soyons étonnés de notre audace, et que notre courage nous épouvante. Mais ce n'est plus le temps de calculer. Dans les grandes affaires où il n'y a qu'un grand parti à prendre, trop de circonspection cesse d'être prudence. Tout ce qui est extrême demande une résolution extrême. Alors les démarches les plus hardies sont les plus sages, et l'excès de l'audace même devient le moyen et le garant du succès.

XLIH.
Les colonies rompent les liens qui les unissaient à l'Angleterre, et s'en déclarent indépendantes.

Tel était le fond des sentimens et des idées répandues dans cet ouvrage. Ils affermirent dans leurs principes les esprits hardis qui depuis longtemps demandaient qu'on se détachât entièrement de la métropole. Les citoyens timides, qui jusqu'alors avaient chancelé, se décidèrent enfin pour

ce grand déchirement. Le vœu pour l'indépendance eut assez de partisans pour que, le 4 juillet 1776, le congrès général se déterminât à la prononcer.

Que n'ai-je reçu le génie et l'éloquence des célèbres orateurs d'Athènes et de Rome! Avec quelle grandeur, avec quel enthousiasme ne parlerais-je pas des hommes généreux qui, par leur patience, leur sagesse et leur courage, élevèrent ce grand édifice! Hancock, Franklin, les deux Adams furent les plus grands acteurs dans cette scène intéressante: mais ils ne furent pas les seuls. La postérité les connaîtra tous. Leurs noms fameux lui seront transmis par une plume plus heureuse que la mienne. Le marbre et le bronze les montreront aux siècles les plus reculés. En les voyant, l'ami de la liberté sentira ses yeux se remplir de larmes délicieuses, son cœur tressaillir de joie. On a écrit au-dessous du buste de l'un d'eux: IL ARRACHA LA FOUDRE AU CIEL ET LE SCEPTRE AUX TYRANS. Tous partageront avec lui les derniers mots de cet éloge.

Contrée héroïque, mon âge avancé ne me permet pas de te visiter. Jamais je ne me verrai au milieu des respectables personnages de ton aréopage; jamais je n'assisterai aux délibérations de ton congrès. Je mourrai sans avoir vu le séjour de la tolérance, des mœurs, des lois, de la vertu, de la liberté. Une terre franche et sacrée ne couvrira pas ma cendre: mais je l'aurai désiré; et